

Inter

Art et révolution. Le mouvement des indignés et la création d'espaces

Alexandre Sheldon

Espace public
Number 111, Spring 2012

URI: id.erudit.org/iderudit/66652ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN 0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sheldon, A. (2012). Art et révolution. Le mouvement des indignés et la création d'espaces. *Inter*, (111), 74-74.

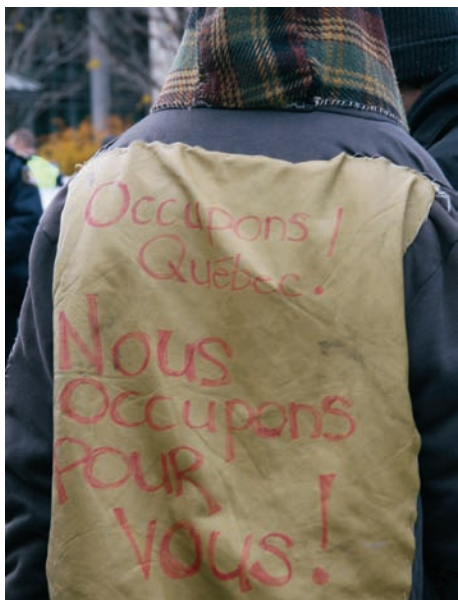
Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org



Art et révolution

LE MOUVEMENT DES INDIGNÉS ET LA CRÉATION D'ESPACES

PAR ALEXANDRE SHELDON

Nous pouvons interpréter l'histoire des mouvements révolutionnaires en tant qu'histoire de la créativité collective. Il nous apparaît dès lors que la révolution est une pratique artistique. Non pas parce qu'elle cherche à rendre le monde « plus beau » ou « plus coloré », mais plutôt parce qu'elle donne à ses acteurs l'occasion de participer à la création d'une œuvre sociale collective. Être créatif implique nécessairement une forme d'invention, c'est-à-dire un dépassement de ce qui était jusque-là connu, de ce qui était jusque-là considéré comme possible. Être créatif, c'est réfléchir et agir au-delà, en deçà et à travers toutes limites imposées.

Alors que la révolution nous entraîne dans son inéluctable torrent d'éveil, il devient difficile de nous soumettre encore aux mises en forme et aux réductions de la vie qu'impose l'ordre social. Les individus développent ainsi – de façon parfaitement organique – des formes de rassemblement, des modes d'action directe et des techniques de communication qui contournent et confrontent les catégorisations des pouvoirs en place. Dans tous les cas, la révolution amène ses acteurs à être créatifs, à inventer de nouvelles façons d'agir et d'interagir qui débordent des cadres connus de l'ordre social.

Dans les barricades érigées de l'Europe insurrectionnelle de 1848 comme dans celles de la Grèce de 2012, la révolution se manifeste par la réappropriation de l'espace public et sa réinvention. Les barricades deviennent ainsi les coups de pinceau que l'expressionnisme révolutionnaire appose sur la toile urbaine. Tout comme le poète qui utilise des mots anciens pour créer des images nouvelles, les mouvements révolutionnaires d'aujourd'hui utilisent le pavé des routes marchandes pour édifier l'« installation *in situ* » du monde postcapitaliste.

La forme d'action politique adoptée par le mouvement d'occupation des villes qu'ont mené les Indignés ramène à ce trait récurrent dans toute l'histoire moderne des mouvements sociaux : la création de nouveaux espaces. Avant les Indignés, nous avons « Réclame ta rue » ainsi qu'une foule de campements autogérés, érigés en marge d'occultes sommets d'élites. Nous pouvons aussi tracer les contours d'un patrimoine historique en considérant les occupations d'usines des premières vagues syndicales et celles des étudiants français de Nanterre et de la Sorbonne en mai 68. La différence importante est ici la longévité du mouvement de même que son synchronisme global.

N'eussent été les heurts rencontrés avec les différentes administrations municipales, la perpétuation du mouvement dans le futur n'aurait pas eu à être remise en cause. En effet, les soulèvements contre les mesures d'austérité en Grèce et en Espagne, les actions continues des groupes d'Indignés aux États-Unis et les manifestations étudiantes au Québec témoignent tous du fait que le présent cycle de protestations est loin d'être terminé. Nombreuses sont celles prêtes à prendre le relais là-bas pendant que d'autres prennent le temps de se repositionner ici.

De par cette longévité, le mouvement « Occupons » doit être vu comme une tentative concrète de transformation permanente de l'espace public, à l'aide d'une intervention artistique sur le tissu social : une « création de situations », pour reprendre un vieil adage.

Si nous sondons les autres pratiques utilisées par les différents mouvements – *mic checks* (discours à répondre), *flash mobs* (mobilisations subites dans un endroit public), politisation d'espaces publics et privés comme les autobus, gares, métros, Walmart, banques –, nous voyons également se tracer un parallèle avec l'art performance et, de manière peut-être plus évidente, avec la philosophie révolutionnaire de l'Internationale Situationniste. D'ailleurs, la revue *Adbusters* de Vancouver, qui a été la première à inviter le public à occuper Wall Street, se réclame consciemment de l'héritage des situationnistes (notamment par son utilisation du *détournement* d'images publicitaires).

La force principale du mouvement des Indignés ne réside pas dans les revendications, les demandes ou les programmes politiques qui peuvent en émerger. Le réel potentiel révolutionnaire des Indignés réside dans leur capacité à créer de nouveaux espaces publics, générant ainsi des brèches momentanées dans le voile déjà défilé de l'ordre social, à travers lesquelles de plus en plus d'âmes pourront se joindre à la cadence créatrice.

S'il nous semble impensable de réduire la créativité à une recette, nous devons donc considérer avec la même incrédulité la formalisation ou l'institutionnalisation du présent mouvement. Les esprits créatifs nous le diront à coup sûr : l'étincelle de la créativité ne peut pas être commandée. La créativité apparaît dans des instants spontanés. Le mieux à faire est de nous préparer à les recevoir et, surtout, de savoir les reconnaître quand ils se présentent. L'art ne se réinvente jamais en faisant table rase avec le passé. Pareillement, la révolution ne réprime pas les contraintes ; elle les dépasse. ◀

Photos : Julien Lapierre

ALEXANDRE SHELDON est titulaire d'une maîtrise en économie politique internationale de l'Université McMaster à Hamilton, en Ontario. Il est cofondateur de La Boîte Blanche, centre d'art émergent de la ville de Gaspé. Il travaille présentement à la rédaction d'un ouvrage collectif sur les politiques fiscales canadiennes qui devrait paraître chez Écosociété en 2013.